

Le djihadiste ? Un narcissique en quête de reconnaissance

Rik Coolsaet, professeur en relations internationales à l'Université de Gand, s'est penché sur les raisons qui poussent des Belges à partir en Syrie. La majorité des profils étudiés par le chercheur étaient des jeunes présentant des connexions importantes avec

la drogue, les délits et la violence urbaine. Se sentant en marge de la société, ils cherchent à se créer un environnement parallèle basé sur l'amitié, où ils trouveront soutien et protection. N'entrevoquant aucune perspective professionnelle, ils intègrent Daesh comme ils intégreraient un gang. ■

Le djihadiste belge, un délinquant narcissique

RADICALISATION II présente des connexions avec la drogue et la violence urbaine

- ▶ Une étude révèle les motivations des jeunes djihadistes belges.
- ▶ Le profil du combattant belge type : un délinquant narcissique en quête de reconnaissance...
- ▶ ... et qui se cherche une meute.

Les Belges qui partent rejoindre l'Etat islamique sont majoritairement de jeunes délinquants répondant à un phénomène de mode que l'on peut qualifier de « djihad cool » ou « pop djihad ». Sans perspective d'avenir mais toujours en quête de reconnaissance, ils se tournent vers le terrorisme comme s'ils intégraient un « supergang ».

C'est ce qui ressort d'une étude réalisée par Rik Coolsaet, professeur en relations internationales à l'Université de Gand et au Royal Institute for International Relations, sur les raisons qui poussent la génération actuelle de terroristes à s'engager dans cette voie. Sensiblement différentes de celles de leurs prédécesseurs.

Se basant sur les profils des djihadistes appartenant à cette nouvelle vague de combattants, Rik Coolsaet distingue deux groupes de jeunes engagés.

Le premier présente des connexions importantes avec la drogue, les délits et la violence urbaine. D'ailleurs, relève Rik Cool-

saet, l'appartenance des terroristes à des « gangs de voyous » revient régulièrement dans les témoignages des amis et des connaissances des terroristes. Se sentant en marge de l'environnement dans lequel ils ont grandi, ces jeunes cherchent à se créer un environnement parallèle basé sur l'amitié. Un environnement dans lequel ils trouveront soutien et protection en cas de besoin. N'entrevoquant aucune perspective professionnelle, ils estiment qu'ils n'ont plus rien à perdre ni à attendre de la société. Et intègrent Daesh comme ils intégreraient un gang.

« Pour ce groupe, aller en Syrie se profile comme l'une des manières d'évacuer leur colère. » C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'Etat islamique attire tant de personnalités déviantes à l'image de membres de gangs, de trafiquants de drogue et de délinquants.

Radicalisme ? Un concept creux

Le second groupe se compose de ceux, nettement plus minori-

taires, qui ne manifestaient aucun signe de radicalisation avant leur départ. Et qui présentent des motivations plus personnelles.

Selon Rik Coolsaet, qui dresse principalement le profil des jeunes du premier groupe, de nombreuses expressions d'opinions individuelles et de comportements ont jusqu'ici été étiquetées comme « signes de radicalisation ». L'auteur évoque notamment l'augmentation du nombre de femmes portant le hijab ou d'hommes prenant l'apparence de salafistes. « Tous ces signes ont été regroupés sous la bannière "indicateurs de radicalisation", vidant ce mot de sens explicatif, le transformant en un concept vague. »

Or, estime Rik Coolsaet, la radicalisation est d'abord et avant tout un processus de socialisation dans lequel la dynamique de groupe (parents ou amis) est plus importante que l'idéologie. « La socialisation entre extrémistes et, éventuellement, entre terroristes, se construit de manière graduelle

et demande un processus plus ou moins continu. Les sentiments de frustration, d'inégalité, doivent avoir été intériorisés pour mener à une séparation mentale de la société (qui est tenue pour responsable de ces sentiments). La pensée du groupe se consolide peu à peu dans un système de croyance et d'attitudes sans questionnement. Les voies alternatives sont progressivement écartées. Dans ce processus, l'idéologie aide à déshumaniser le groupe extérieur et à transformer des innocents (qui ne sont pourtant pas responsables du sentiment de frustration et d'inégalité) en complices coupables. »

Ce n'est donc finalement pas l'idéologie en soi qui attire la plupart des jeunes Belges partant faire le djihad. « Il n'y a pas de lien direct entre le fait d'épouser des idées radicales et le passage à la violence », souligne le spécialiste du terrorisme. Il s'agit plutôt d'une question de contexte et de personnalité. Un problème générationnel, aussi. ■

LUDIVINE PONCIAU

L'ÂGE**Il a entre 23 et 24 ans**

On distingue, depuis les années 80, quatre vagues de terroristes islamistes : les Soviétiques partis combattre en Afghanistan, les élites étrangères qui ont intégré Al-Qaïda, les combattants sans qualification qui les ont rejointes et, enfin, les jeunes partis rejoindre l'Etat islamique. L'une des différences notables entre cette dernière vague et les précédentes, c'est l'âge. Le djihadiste type de Daesh est nettement moins mûr. Il a entre 20 et 24 ans. Le plus jeune à être parti de Belgique n'avait que 13 ans. Il s'agit de Youness Abaaoud, le frère d'Abdelhamid Abaaoud. Quant au plus vieux combattant connu à ce jour, il a près de 70 ans. Il s'agit du Cheikh franco-syrien, Bassam Ayachi. Un tiers des combattants belges a plus de 30 ans et la moyenne d'âge se situe entre 23 et 24 ans.

L. PO.

LE CARACTÈRE**Narcissique et connecté**

Les djihadistes de la quatrième vague sont nettement plus centrés sur eux-mêmes. Leur image est travaillée. Ils se placent au centre des événements et se mettent en scène en utilisant les réseaux sociaux. « Leur désir d'attention reflète un degré de narcissisme totalement absent dans le comportement de

leurs prédécesseurs. » Rik Coolsaet fait notamment référence aux vidéos postées par Abaaoud dans lesquelles il laissait entendre qu'être radical, c'était fun ! « Sur ce point également, ils ne partagent pas les caractéristiques des fundamentalistes religieux, mais d'une génération "selfie" très contemporaine. »

Enfin, leur accointance avec la religion et le contexte politique international est nettement plus superficielle que celle de leurs prédécesseurs, qui étaient surtout motivés par la lutte contre les superpuissances (USA). « La plupart d'entre eux ne sont pas des fundamentalistes au sens strict du terme », juge l'auteur.

L. PO.

LE MOTEUR**Frustré ou séduit par un phénomène de mode**

Pour les combattants de la quatrième vague, comme pour les autres départs, l'injustice est généralement le moteur, mais il s'agit davantage d'un engagement personnel. Se retrouvant confrontés au manque (réel ou perçu) de perspectives, ces jeunes aspirent à reprendre le contrôle de leur vie et voudraient être capables de changer le cours de l'histoire. Pour Rik Coolsaet, la génération actuelle doit supporter le poids des efforts et des sacrifices des générations antérieures. Alors que l'on exige énormément d'eux,

ils doivent surmonter des obstacles réels tels que la discrimination à l'embauche, et sont finalement amenés à se contenter de situations précaires. Par ailleurs, le fossé socioculturel entre les personnes faiblement qualifiées et hautement qualifiées ne cesse de se creuser. Ce qui génère une sorte de « supériorité culturelle » des seconds sur les premiers. Les djihadistes qui n'étaient pas connus de la justice avant leur départ pour la Syrie sont quant à eux davantage séduit par un phénomène de mode. Il s'agit de personnes qui « expriment des sentiments d'exclusion, comme si elles n'appartenaient pas à la société ». Elles cherchent refuge dans un environnement « plus accueillant » (en apparence, bien évidemment).

L. PO.

L'ORIGINE**La spécificité belge**

Il est intéressant de constater que le nombre de convertis à l'islam parmi les jeunes partis combattre en Syrie diffère significativement d'un pays à l'autre. Ils sont 40 % aux Etats-Unis, 25 % en France et moins de 10 % en Belgique. Autre particularité : si, dans d'autres pays, les combattants sont issus des deux groupes (délinquants et non-délinquants), en Belgique, les djihadistes sont en grande majorité issus du premier. Ils affichent cependant des motivations et un background très différents les uns des autres.

L. PO.

procès Jusqu'à 15 ans requis contre les dirigeants de « la filière syrienne »

Le procureur fédéral a terminé, lundi, son réquisitoire dans le procès dit « de la filière syrienne » dont les membres comparaissent depuis la mi-février devant le tribunal correctionnel de Bruxelles.

Les frères Othman et Mohamed A. étaient, selon le ministère public, deux maillons essentiels dans ce réseau qui, entre 2012 et 2014, achemina vers la Syrie de nombreux candidats au djihad. Des jeunes qui s'étaient croisés « sur le chemin d'Allah » dont l'itinéraire, ici, passait très probablement par « la cage aux ours » et quelques autres lieux de Schaerbeek : la salle de sport Queensbury, le snack Andaluz, la librairie islamique qu'exploitait Redouane E., le beau-frère des deux frangins...

Les jeunes radicalisés fréquentaient aussi les débats et les conférences du CRM – le Collectif de réflexion musulmane, aujourd'hui dissout – la mosquée Koubaa, rue Fraikin, ou la mosquée Ettaouba, rue Stuckens, à Èvere. Les plus remontés d'entre eux se retrouvaient surtout dans l'appartement situé au-dessus de la salle de prière à Èvere où l'imam Mohamed B., également poursuivi, haranguait « son fan-club », selon l'expression utilisée par un témoin : « L'imam, a-t-il raconté aux enquêteurs, était capable d'embobiner les gens et de leur retourner le cerveau. »

Il arrivait aussi que ce petit monde se retrouve rue de la Charité, à Saint-Josse, dans l'appartement qu'un oncle de Majid A., un autre prévenu, avait laissé inoccupé.

Selon le procureur, Othman A.

se multipliait en tout lieu au service de la cause. Son frère Mohamed était son bras droit. Ils étaient de toutes les réunions, de toutes les sorties conçues, paraît-il, comme autant de séances de *team building*, sinon d'entraînement paramilitaire : week-ends à Bredene, à Hamoir, descente de la Lesse, parties d'airsoft et de paintball... Il y avait eu, aussi, cet étrange voyage au Maroc où il fut question de rencontrer « le savant ».

Les frères, dit le procureur, organisaient les départs, convoiaient les partants, trouvaient de l'argent, contactaient les passeurs, assuraient l'intendance et les transmissions, achetaient le matos chez Décathlon.

Eux, les frères, ils ne portaient pas. Mais ils avaient leurs relais en Syrie. A commencer par Na-

jim L., parti en février 2013, qui s'occupait d'accueillir les nouveaux arrivants. Il y en aurait beaucoup : les cinq partis de Düsseldorf en décembre 2012 (*Le Soir* de ce week-end) ; Khaled K. dit « Khaled le boss » parti avec un des frères Elouassaki,

« L'imam B. était capable d'embobiner les gens et de leur retourner le cerveau »

UN TÉMOIN

membre des fameux Kamikaze Riders, en février 2013 ; Yassine Ch. et Sabri R., le 13 août 2013 ; Anas A., Brahim L., Ishak G. partis juste après ; Mohamed A., arrivé en novembre 2013 ; Yassine Z et Boubaker A-M...

Sans parler des nombreuses tentatives qui tourneraient court en Turquie, en Grèce ou en Bul-

garie. Faysal M., qui avait vainement tenté de rejoindre en Syrie son cousin Majid A., en juin 2013, avait conçu une telle déception de cet échec qu'il aurait, selon la Sûreté de l'Etat, formé le projet de se venger en s'en prenant à la mosquée chiite Reda d'Anderlecht (qui avait déjà fait l'objet d'un tragique attentat en mars 2012).

Parmi tous ceux qui prirent le chemin du « Cham » – la Grande Syrie dans la terminologie salafiste –, le procureur en épingle plusieurs qui, au sein du réseau, ont occupé « des fonctions dirigeantes » : Ishak G., singulièrement, qui aurait favorisé plusieurs départs – dont celui d'un gamin de 16 ans qui trouvera la mort en Syrie ; Khaled K., qui sera un relais essentiel du réseau en Syrie d'où il apostrophait et menaçait « les koufars » de Bel-

gique ; Majid A. qui fournit une aide financière et logistique importante ; Younes C. qui présentera plusieurs recrues à Khalid Zerkani ; ou encore Mohamed A. à l'endroit duquel le procureur fait montre d'une certaine indulgence dès lors qu'il a accepté de suivre « une thérapie de déradicalisation » (parti en novembre 2013, il aurait fui la Syrie, « traumatisé », un an plus tard).

Le procureur a requis des peines de sept à quinze ans de prison pour ceux des prévenus qui, à son estime, ont occupé des fonctions dirigeantes au sein de l'organisation. Il a réclamé des peines de deux à cinq ans pour les autres dont plusieurs, toujours en Syrie, sont jugés par défaut.

Les plaidoiries débiteront jeudi. ■

STÉPHANE DETAILLE